

L'empêcheur de croire en rond

GoZias

HEBDO 562

12^{ème} année - semaine du 7 au 13 février 2019 - 2 €

ÉCONOMIE > 8

La fabrique officielle
des « sans domicile fixe »

ABUS > 16

Serions-nous, enfin, sur
notre chemin de Damas ?

SOCIÉTÉ > 14

Grand débat :
Y aller ou pas ?

R2FLEXION > 18

Partir...
et revenir

Thomas et Marie-Dominique Philippe

Weinstein en soutane

SOCIÉTÉ > Entretien exclusif
avec l'historien Nicolas Bancel



Weinstein en soutane

Le témoignage que vous allez lire est accablant, effroyable et terrible. Vous allez le lire et vous allez ressentir ce que nous avons ressenti : ce mélange d'horreur glacé devant des pratiques immondes d'ecclésiastiques qui furent en leur temps de bons « notables » du milieu conservateur catholique, mais vous ressentirez aussi du dégoût, de la colère. Un seul cri monte : « *Plus jamais cela !* » Ce témoignage éprouvant est fait à visage découvert par une femme qui a cessé d'avoir peur, et qui a décidé de raconter son histoire, sa fragilité, sa vulnérabilité et la manière dont des prétendus hommes de Dieu ont usé de leur autorité, de leur prestige. Ce témoignage désigne deux hommes, deux prêtres, deux prédateurs se servant de leur pouvoir pour abuser, violer et asservir : Thomas Philippe et Marie-Dominique Philippe. Ces deux frères, sortes de Weinstein en habit dominicain dont l'un avait déjà été condamné en 1956 pour le même type de pratiques, étaient des thomistes de la vieille école, ivres de vertus théologiques et de théologie morale rigide. Le paravent parfait pour dissimuler leurs turpitudes. Ils s'agissaient bien de prédateurs, repérant une proie, la plus fragile, l'isolant du reste du troupeau, la culpabilisant, l'encerclant, lui intimant le silence, la dépouillant, comme des vautours, de son libre arbitre, lui interdisant toute autonomie, toute socialisation, invoquant Dieu, Jésus et sa Sainte Mère pour la réduire à rien, à une malheureuse dont ils pouvaient jouir, ne voyant plus en elle un être humain et sa dignité, ne voyant en elle qu'une proie qu'ils avaient à ce point marginalisée qu'ils n'en avaient plus rien à craindre. Qu'ils pouvaient contrôler et déclarer « folle » si jamais elle se rebellait. Le crime était presque parfait. Le prédateur nourrit toujours la hantise d'être découvert, démasqué, capturé et mis hors d'état de nuire. Alors il met en place une stratégie pour assouvir sa faim avant de se rendre le lendemain au repas de l'évêque du coin qui le complimentera et lui dira les bienfaits qu'il a tiré de la lecture de son dernier livre.

Ce témoignage est l'occasion de voir une nouvelle pierre s'effondrer de l'héritage de ces fameuses communautés nouvelles dont on vantait naguère les « fruits de Pentecôte » pour l'Eglise. *Golias* suit ces communautés depuis de nombreuses années, en dénonce les dérives et fut même traîné devant les tribunaux par les Frères de Saint-Jean, déboutés, car dénonçant leurs turpitudes, ces hordes conservatrices qui cachaient mal le goût du pouvoir de leurs créateurs, avec cette culture de l'asservissement comme règle de vie. Le bilan est une simple catastrophe : attitudes inappropriées de certains Pères des Foyers de Charité ; le couple gourou de Bonneval à la tête du Verbe de Vie où ils s'étaient fait nommer « modérateurs à vie » ; 90 % des adeptes du Pain de Vie qui quittent la communauté en découvrant que les Pingault prônaient la pauvreté tout en captant les dons reçus ; le Père Jacques Marin interdit de confesser alors qu'il avait son rond de table aux Béatitudes, dans les foyers de Charité ou au Verbe de Vie ; Jean-Michel Rousseau, fondateur des « Fondations pour un Monde Nouveau », qui aujourd'hui joue les faux prêtres orthodoxes ; Frère Ephraïm/Gérard Croissant, fondateur de la communauté du Lion de Juda, passant son brevet de pilote d'hélicoptère pour visiter ses maisonnettes où il prêtait toute son attention aux jeunes recrues féminines ; l'étrange histoire de l'Office de Cluny que le responsable Olivier Fenoy avait transformé en une secte chargée « *d'évangéliser le monde par la beauté* » (mission qu'il aurait reçue de Marthe

Robin en personne) et dont les premières plaintes en 1981 mirent plus de trente ans pour aboutir à une condamnation ; Thierry de Roucy, fondateur des « Points cœurs » réduit à l'état laïc pour abus de pouvoir et abus sexuels ; les Moniales de Bethléem, emmenées par Sr Marie, complètement dingue... On peut continuer, la litanie semble sans fin, l'Eglise des années 1970 et 1980 n'a pas voulu réguler cette explosion de charismes, elle n'a pas voulu voir, mettre un peu de discernement là-dedans... Mais l'Eglise savait, les évêques savaient ! Les évêques portent une lourde responsabilité dans la bombe qui éclate aujourd'hui ; ils ont nié les faits, ils ont menti, ils ont dissimulé des preuves, ils ont exfiltré les curés « à problème », ils ont refusé comme Pierre Pican, évêque salésien de Bayeux-Lisieux (1988-2010), de recevoir les victimes, ils ont béni, comme René-Lucien Picandet, évêque d'Orléans (1981-1997), les prêches réactionnaires que l'on pouvait entendre du côté des Béatitudes de Nouan-le-Fuzelier, ils n'ont pas voulu assigner au tribunal comme Joseph Boishu, évêque auxiliaire de Reims (2003-2012), ni poursuivre des individus qu'ils savaient toxiques...

Obnubilés par les entrées dans les séminaires, par le nombre des vocations au sacerdoce des mâles, ils ont fermé les yeux, ils ont pratiqué l'omerta, ils ont accepté de cautionner cette imposture totale qu'est Medjugorje parce que cette « fraude » leur rapportait de nouveaux fidèles, de nouveaux soldats... Pierre Pican offrit trois lieux dans son diocèse aux Béatitudes et un autre au Pain de Vie en refusant de regarder ce qui s'y vivait, toute la mouvance wojtylo-lustigerienne avait décidé que ce qui venait du Renouveau était de l'ordre de la Grâce et que le reste n'était qu'un magma progressiste qui ne visait que la destruction de l'Eglise. Ce paradigme-là a accouché de ses propres monstres. L'Eglise catholique aujourd'hui en France est en phase terminale, discréditée, brisée ; si jamais elle use de la formule de Paul VI, « *experte en humanité* », tout le monde ricane ! Et comme elle ne tire aucune leçon de ses erreurs, elle n'enquête pas sur les pratiques actuelles au sein de l'Emmanuel, du Chemin néo-catéchuménal, de la Communauté Saint-Martin où se mûrissent aujourd'hui les scandales qui éclateront demain. Obsédé par sa gauche, l'épiscopat français actuel, trié en majorité dans le panier à linge du conservatisme ecclésiastique le plus rance, n'a guère surveillé sa droite. Il vient de la prendre en pleine figure. Le mouvement « balance ton porc... de prélat » est en train de s'esquisser, de prendre forme, de devenir une vague furieuse et vengeresse mais les évêques français ne voient rien, ne sentent rien, n'entendent pas, ne comprennent toujours pas. On hésite encore à leur jeter la pierre pourtant... car l'on sait maintenant que c'est leur propre pierre tombale qu'on risque bien de leur jeter.

Pour conclure, une simple pensée pour Michèle-France Pesneau que vous allez lire maintenant, probablement avec stupeur et tremblement. Merci à elle pour son courage, pour sa volonté de mettre la lumière dans les ténèbres, avec une sincérité qui peut guider d'autres victimes, d'autres « abusées » qui se taisent aujourd'hui. Or, plus que jamais, il faut se risquer à l'expression d'une parole, condition *sine qua non* pour retrouver le goût de sa propre dignité que d'autres ont voulu saccager. Personne ne s'en sort jamais tout seul, nous avons tous besoin des uns et des autres pour avancer, se reconstruire, se remettre en route. L'Eglise de France « institutionnelle » a perdu son honneur ces derniers temps, à nous de retrouver le nôtre et de ne pas leur laisser fouler aux pieds la joie d'une Bonne Nouvelle, démolie par un système clérical qui n'aura jamais vécu que dans le culte de lui-même. □ **Golias** - Illustration de la UNE © **DR**



Michèle-France Pesneau © DR

Moi, Michèle-France Pesneau, abusée par les frères Philippe

Michèle-France Pesneau

Je m'appelle Michèle-France Pesneau. Je souhaite que mon témoignage paraisse sous mon nom, sans pseudonyme.

Août-septembre 1971 : Je suis entrée au Carmel (de Boulogne-Billancourt) le 4 décembre 1966. Je suis dans un état de dépression profonde depuis au moins un an. J'ai été incitée malgré cela à prononcer mes vœux solennels et définitifs, par mes deux prieures (celle de l'époque, que j'appellerai Prieure 1, âgée de 66 ans, mon ancienne maîtresse de noviciat, et la précédente, plus jeune, 45 environ, que j'appellerai Prieure 2, et qui en réalité tient toujours les rênes du pouvoir dans la communauté).

Persuadée par ces deux femmes qui sont mes seules interlocutrices, et à qui je fais confiance, j'ai prononcé mes vœux perpétuels le 3 juillet 1971. Contrairement à leurs affirmations (« faites profession, vous irez mieux après »), je vais de plus en plus

mal psychologiquement et spirituellement. Elles commencent, je crois, à avoir peur que cela ne se termine mal. De fait, j'ai des idées suicidaires, et un mode d'emploi tout prêt, qui fonctionnerait certainement. Je ne leur en ai pas parlé, mais je pense que c'est ce qu'elles craignent.

Vers la fin du mois d'août (1971 toujours), la Prieure 1 me propose de me faire accompagner spirituellement par un prêtre. Je n'ai rien contre. Dans l'état de souffrance où je suis, toute aide serait la bienvenue. Elle suggère « le Père Marie-Dominique ». Je le connais - quoique pas personnellement - car il vient trois ou quatre fois par an faire une conférence à la communauté, sur l'évangile de St Jean, sa spécialité. Il rencontre aussi chaque fois quelques sœurs en entretien individuel.

Ce dominicain est un peu atypique. Ma prieure 1 - l'autre aussi probablement - est au courant des ennuis qu'a eus la famille Philippe dans les années 1950 et

m'en parle à demi-mot, sans me dire qu'il s'agissait d'abus ou agressions sexuelles commis par le Père Thomas Philippe, le frère de Marie-Dominique. Le sait-elle ? Peut-être, car elle a été la première présidente fédérale des carmels du nord de la France vers 1955-1960. En tout cas, elle me dit trouver totalement injustes les répercussions sur son frère Marie-Dominique qui a, pendant un ou deux ans, été interdit de prêcher dans des monastères de femmes et de confesser des femmes. Pour elle, il est innocent comme l'enfant qui vient de naître, et très saint par-dessus le marché.

Je n'ai aucune raison de le suspecter. J'accepte donc qu'elle lui écrive pour lui parler de mon « cas ». Elle ne me dit rien du contenu de sa lettre, mais elle doit être très persuasive puisqu'il débarque, une huitaine de jours plus tard à peine, pour me rencontrer.

suite page 4

À LA UNE

Ce premier entretien se passe normalement. Il fait preuve d'écoute et de compréhension. Cela me fait du bien. Il me dit qu'il reviendra. Il revient en effet, comme d'habitude, faire des conférences sur saint Jean – quatre fois je pense durant l'année 1971-72. Chaque fois, comme d'autres sœurs, j'ai un temps de rencontre avec lui ensuite, au parloir, avec grille entre nous. Rencontres toujours normales jusqu'en juillet 1972. J'apprécie son écoute bienveillante. Cela me fait du bien.

Un dimanche de juillet 1972, il revient. Quand vient mon tour d'entretien individuel, il me demande d'emblée si je veux bien lui donner ma main. La grille du parloir a été récemment allégée, ce qui rend un contact possible. Je pense que, pour lui, c'est une première étape sur la voie des abus qu'il médite – on peut déjà presque parler de viol : je suis totalement surprise par sa demande, qui en même temps me paraît bien anodine. Que veut-il faire de ma main ? Je n'en ai aucune idée, mais je n'attache pas de signification érotique à ce geste, même s'il n'est certainement pas prévu par le droit canon, ni par la règle : même entre sœurs, on évite de se toucher, sauf pour « *se faire la bise* », comme dans une famille, en quelques circonstances un peu exceptionnelles, comme à l'entrée d'une nouvelle postulante, et après une prise d'habit, ou une profession.

Je suis sûre aujourd'hui, avec plus de quarante ans de recul, qu'il sait parfaitement ce qu'il fait et où il veut arriver, alors que moi je n'en ai pas la moindre idée.

J'ai 26 ans ; il en a 59. Il a derrière lui quarante ans de vie religieuse dominicaine et d'études philosophiques et théologiques. Il enseigne la philosophie à l'université de Fribourg (en Suisse). C'est un homme d'expérience – et un saint homme, tout mon entourage carmélitain le dit. Je le trouve gentil, compatissant – je n'ai pas l'habitude de rencontrer de la compassion, et pas très souvent de la gentillesse. Je lui donne ma main droite, et il embrasse pieusement, tendrement semble-t-il, chacun de mes doigts, ce que je trouve à la fois touchant et un peu ridicule. Il veut, me dit-il alors, « *me faire sentir l'amour de Jésus pour moi* ». Cela me fait plaisir de recevoir ainsi l'assurance que Jésus m'aime, un peu comme un fiancé. C'est dans cet esprit

que je suis entrée au Carmel. Le Père, je le considère, lui, comme un père. C'est ainsi qu'on appelle tous les prêtres : « Père » (en dépit de l'interdiction évangélique qui n'est toujours pas prise au sérieux au sein de l'église catholique : « *Nappelez personne votre père sur la terre...* »). Moi, je n'ai pas vécu longtemps avec mon père biologique : il y a alors 18 ans qu'il est mort, en juillet 1954. Je ne sais pas trop ce que ça signifie, un père.

Cela me fait du bien de rencontrer quelqu'un qui semble avoir un regard positif sur moi. Je n'ai pas conscience que ce geste est transgressif. Il ne me vient pas à l'idée d'en parler. Cela s'est passé dans le cadre de la direction spirituelle, où on est dans le domaine du « for interne », qui ne doit pas être soumis au contrôle des supérieurs. Mais je ne vais même pas jusqu'à me formuler cela. Ma capacité de raisonnement se tait devant le Père Marie-Dominique, qui m'a dit, une fois précédente, que je ne devais « *surtout pas essayer d'analyser* » ce qui se passe dans ma vie spirituelle, dont il a d'ores et déjà pris le contrôle. Abus de pouvoir spirituel. Il y a déjà viol spirituel, et on est sur le chemin du viol sexuel. Je n'en sais rien, je ne vois rien venir.

Août 1972 - Il revient, et cette fois il couvre mon visage de baisers et de caresses, toujours « *pour me faire sentir l'amour de Jésus pour moi* », dont, me dit-il, j'ai besoin. Il essaie de m'embrasser sur la bouche. Là, j'ai un mouvement de recul instinctif, qui l'en empêche, et qui le fait sourire : « *Ta bouche, je l'embrasse avec mon cœur* », me dit-il. « *Je t'aime dans le cœur de Jésus. Tu n'as pas à t'inquiéter : je prends tout mais je ne garde rien : tout est pour Lui.* »

Il me donne déjà alors une consigne de secret : « *Si tu as des doutes, tu m'en parles à moi en premier lieu... et en unique lieu.* » Pour le moment, je suis d'une grande naïveté, et des doutes, je n'en ai pas.

Peu à peu, au fil des rencontres toujours espacées de plusieurs mois, cela va plus loin : exploration plus approfondie de nos corps, mains sous nos vêtements : c'est lui qui prend ma main pour la poser sous son propre habit – à noter que, contrairement à la plupart de ses confrères, il ne porte pas de pantalon sous son habit dominicain. Cela facilite les choses... Il en

est de même du Père Thomas, mais lui, je ne le connais pas encore. Et il en est de même aujourd'hui pour les frères de St Jean...

C'est toujours « *Jésus* » qui agit à travers lui : il lui prête ses mains – et aussi d'autres parties plus intimes de son corps. Ses mains de prêtre qui célèbrent l'eucharistie se posent sur mon corps de plus en plus intimement « *pour l'offrir à Jésus* ».

Je n'ai pas le droit d'en parler. Je n'ai pas les mots pour en parler : au Carmel, la sexualité est un tabou. On n'en parle jamais. Et puis le Père Marie-Do est « *un saint homme* », unanimement vénéré. Il a prononcé les mêmes vœux que moi. Il connaît la théologie, beaucoup mieux que moi. Comment ne pas lui faire confiance ?

Tout de même je continue à souffrir de dépression, de solitude, et, à mon insu bien sûr, cette relation toxique m'empoisonne intérieurement. Un jour de souffrance plus grande que d'habitude, j'essaierai de parler de ce que je vis avec Marie-Dominique à mots couverts, car je n'ai pas les mots adéquats, à une autre sœur, qui, sans me consulter, en parle à la prieure 2, redevenue n° 1. Mais je ne suis pas crue : c'est moi qui suis folle, qui m'imagine des choses... Il ne se passe rien.

Dans cette relation, c'est Marie-Dominique qui est aux commandes. Il s'est assuré de mon silence, et m'a donné pour consigne de ne pas « *analyser* ». Il ne me demande pas mon consentement pour ce qu'il fait et me fait faire (c'est lui qui prend ma main pour la guider où il veut). Il se contente de ma « non opposition ». Je suis devant lui comme une petite souris entre les pattes d'un gros chat. Ou encore je suis une petite mouche prise dans la toile d'une grosse araignée, qui attend le moment propice pour la déguster tout entière. En attendant il lui injecte un venin qui la paralyse.

A chacune de ses visites, il affermit sur moi son emprise. Ses gestes sont transgressifs, j'en ai vaguement conscience, mais il m'affirme avec toute son autorité de prêtre, de religieux dominicain, que je n'ai pas à m'inquiéter.

Parallèlement, d'ailleurs, j'ai un autre sujet d'angoisse : mon devenir dans cette communauté où je me sens de plus en